

ternes des rues qui éclairait à peine la course rapide du jeune homme.

Arrivé sur le rempart, Charles promena son regard sur la plate-forme ; il aperçut une longue robe noire qui venait à lui.

— Vous êtes fidèle au rendez-vous, dit une voix assourdie par la barbe du masque. Votre bras, jeune homme ; ne tremblez pas.

Le neveu du mercier reconnut la voix du bal.

— Il faut me suivre, ajouta la voix.

— Seigneur masqué, dit Charles, j'ignore qui vous êtes. Avant de vous donner la main je dois savoir votre nom.

— Mon nom, vous le saurez quand nous serons arrivés ; la voiture est là... Partons.

— Une voiture ! bon Dieu ! s'écria le neveu du mercier ; c'est un piège que vous me tendez, monsieur !

— On ne vous tend pas de piège. Venez, le temps presse, et mes hommes attendent à la porte Blanche...

— Vos hommes ! Encore une fois, prétendriez-vous m'en lever ? Allons, soyez généreux : vous voyez que je n'ai point d'armes.

Moi, j'ai une épée pour vous défendre, reprit le masque en écartant les plis de sa robe ; quiconque oserait vous toucher mourrait !

— Mais expliquez-moi...

— Cela est inutile à cette heure... Plus tard nous verrons...

— Mon Dieu ! que dira Potnick ? que dira Hélène ? s'écria le jeune homme en élevant les bras au ciel avec désespoir. Oh ! ce serait les tuer tous deux, m'a dit Potnick ! Cela serait infâme ! Non, monsieur, non, je ne vous suivrai pas ! je resterai !

Et, en parlant ainsi, il essayait de dégager sa main de celle de l'inconnu, qui cherchait à l'entraîner. Il lui résistait avec cette force que le désespoir seul peut donner. L'inconnu fit signe à deux hommes cachés par les palissades qui hérissaient en cet endroit la plate-forme. Le neveu du mercier se vit en un clin d'œil roulé dans son manteau et porté rapidement jusqu'à la portière d'un carrosse attelé de quatre mules. La nuit était noire ; pas une étoile ne luisait. Ces deux hommes montèrent sur le siège de la voiture, l'inconnu resta seul dans l'intérieur avec Charles, qui était tombé sans force sur les coussins à la suite de cette lutte...

IV

VOYAGE

Lorsque Charles rouvrit les yeux, la lune, dégagée de lourds nuages, envoyait aux prairies qui avoisinent Lexmond ses lueurs molles et tristes ; son compagnon s'était débarrassé de son masque, comme s'il n'eût plus rien à craindre. Toutefois il mettait de temps en temps la tête à la portière du carrosse, emporté de toute la vitesse de ses chevaux, pour voir s'il n'était pas poursuivi.

Le neveu du mercier le considérait attentivement.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, dont le visage, bruni par le soleil des tropiques, exprimait la résolution et l'énergie. Son ensemble avait quelque chose de celui du lion, surtout quand il secouait sur son front une large crinière de cheveux retombant en mèches grises sur son cou. Une énorme balafre ornait sa joue droite ; les vêtements usés qu'il portait sous sa robe tombaient, du reste, en lambeaux, et à sa barbe inculte on pouvait voir qu'il était peu soigneux de sa personne. Il ressemblait à un de ces reîtres en guenilles si habilement sculptés à l'encre par Callot.

En l'observant de près, Charles s'efforçait en vain de rattacher un souvenir à cette figure. L'inconnu avait gardé avec le neveu de Potnick un profond silence ; il s'était contenté d'écarter les rideaux de cuir du carrosse pour que l'air du soir ranimât par sa vivacité le jeune homme presque évanoui.

— Où suis-je ? murmura Charles d'une voix faible, en le regardant aux pâles clartés de la lune. Où m'entraînez-vous ? Parlez !

— Dans un pays, jeune homme, où l'on vous attend avec une vive impatience. Par malheur, les chevaux de Hollande ne sont guère expéditifs, et je ne crois même pas que les barques...

— Mon Dieu ! serons-nous donc longtemps en route ?

— Dix jours, à peu près. Il y a cent quinze lieues.

— Où me conduisez-vous ?

— A Paris.

— A Paris ? C'est une ville dont maître Potnick m'a parlé. Qu'y veut-on faire de moi ? Dites ; j'aurai le courage de tout entendre.

— Dans deux heures, nous trouverons à Gorcum des chevaux sellés. Là, si vous le voulez, nous ferons halte, car une lettre m'attend à Gorcum... une lettre de votre mère.

— De ma mère ? Hélas ! je ne l'ai jamais connue. Vous me trompez, monsieur ; ma mère est morte, morte en me donnant le jour, mon oncle me l'a dit assez de fois.

— Votre mère existe ; c'est auprès d'elle que je vous conduis.

— Oh ! c'est un rêve ! Comment se fait-il que vous la connaissiez mieux que moi, vous qui me parlez ? Pourquoi m'aurait-elle chassé, exilé loin d'elle, cette femme que j'eusse aimée comme j'aime le ciel ? Quelle faute ai-je donc commise pour qu'en naissant elle m'ait ainsi repoussé ?

— Vous demandez quelle faute, jeune homme ! reprit l'étranger en promenant sur Charles un regard voilé de larmes. Il est juste que vous sachiez ce qu'ils ont fait contre vous, et ce que pour vous un seul être au monde a tenté. Je dois vous dérouler un drame affreux ; mais vous l'écoutez pour aviser aux moyens de combattre la méchanceté de vos ennemis. Votre nom est Tancrede ; celui de votre père, c'est Henri, prince et duc de Rohan !

— Fils d'un prince ! murmura le pâle jeune homme. Que ce soit mensonge ou vérité, je vous écoute, continua-t-il en relevant le front avec fierté.

— Fils d'un prince, poursuivit son compagnon en cherchant à lire dans les yeux de celui qui l'écoutait. Oh ! n'en vriez pas ce titre, il a coûté d'assez rudes épreuves à votre mère.

Il ajouta bientôt, en pressant les mains de Tancrede entre les siennes :

— Votre père fut un grand capitaine ; il compta parmi ses alliances les maisons royales de France, d'Ecosse, de Lorraine et de Savoie. Redoutable quand il combattit son maître, plus grand lorsqu'il le servit, il a traité d'égal à égal avec le trône. Obligé de faire, avec la cour, un traité par lequel le roi de France consentait à lui rendre tous ses biens, qui avaient été confisqués, votre père souscrivit aux conditions que lui fit son maître ; il sortit du royaume et se retira à Venise. C'est là qu'il devait demeurer, jusqu'à ce qu'il plût à la France de le rappeler. Le roi ne lui avait pardonné sa révolte qu'à regret ; en revanche, le sénat de Venise le combla d'honneurs. Choisi par lui pour général de la république, Henri de Rohan devint presque un doge. Vous avez, Tancrede, essayé vos premiers pas dans cette ville ; le ciel d'Italie, sous lequel je suis né, moi qui vous parle, fut le premier ciel qui vous sourit. Cependant vous n'aviez pas reçu le jour dans la ville où la politique cauteleuse de Richelieu avait exilé votre père, le chef du parti protestant en France, l'homme dont le parlement de Toulouse avait mis la tête à prix et fait exécuter la sentence en effigie ! Ce fut dans un voyage entrepris en France par la duchesse votre mère que vous naquîtes à Paris, dans une misérable chambre du Marais que je vois encore... Le duc de Rohan voulait acheter du Grand Seigneur le royaume de Chypre ; il prétendait en faire un asile assuré pour ceux de son parti. Il résolut d'envoyer la duchesse à Paris, pour y consommer la vente d'une partie des biens qu'il avait en France. La grossesse de sa